

## PREAMBULE

« Je est un autre » disait Rimbaud.

Moi je dis qu'il y en a un de trop.

Je est un autre qu'il me faut éliminer.

Mais lequel de je ou de l'autre va éliminer l'autre du jeu.

Bon, l'objectif du présent récit n'est pas de faire le malin avec des phrases tordues et des jeux d'esprit à la mords-moi-les-couilles. L'objectif serait plutôt de te remuer dans ta carcasse pour voir s'il en reste encore quelque chose. Si à la lecture de ce que je vais te narrer, tu ne ressens rien, si ça ne te fait ni marrer ni pleurer, si tu as tout juste la bonne conscience de ne ressentir qu'une confuse empathie, c'est qu'il est peut-être temps pour toi de prendre exemple sur le narrateur et de ne pas rater ton coup.

Voici son histoire. Tu vas voir le contexte est assez ordinaire, voire même lamentable, si bien que ça pourrait être toi en fait.

Je sais que par convention, il est d'usage de ménager ses lecteurs. Et ben non, moi j'te tire par le bras et te mets le nez dans mon caca parce que je sais que t'es un peu maso dans l'fond et tu vas voir tu ne vas pas regretter mon poulet.

Ce roman est une fiction.  
Toute ressemblance avec une ou des personnes  
vivantes ou mortes ne saurait être que pure coïncidence.

+ 21005 cas positifs et 413 morts de la Covid ces dernières 24h en France

C'était il y a six mois et la vie s'écoulait communément à celle de la majorité des foyers.

—Tu fais chier ! Pour une fois que tu prévois un truc avec eux, il faut qu'au dernier moment tu annules tout.

—Je n'annule pas. On ira la semaine prochaine. Je ne peux pas faire autrement. Stéphanie au boulot compte sur moi, réponds-je.

—En attendant moi il faut que je passe déposer les jumeaux demain chez mon frère avant d'aller au boulot. Tu sais que ça ne m'arrange pas.

—Oui et moi j'ai dû m'arranger avec Corinne pour qu'elle garde Alice. Chacun doit faire des efforts putain ! Il faut toujours que tu râles pour tout et n'importe quoi. Tu casses les couilles à la fin !

—Et t'aurais pas pu dire à Stéphanie que tu ne pouvais pas, que t'avais prévu d'aller à Sigean avec les enfants ?

—Ben il y a une panne importante sur une machine. Ça représente de grosses pertes si je n'interviens pas dessus.

—Oui voilà c'est toujours plus important que ta famille. Tu nous mets toujours au second plan.

—Bon tu me fais chier. Maintenant c'est décidé comme ça. Il faut passer à autre chose.

—En plus pour une fois que les jumeaux voulaient faire une activité avec toi. Ils sont toute la journée à jouer sur leur tablette.

—Arrête putain ! Tu vas me ruminer tes reproches à la gueule combien de temps encore ?

—...

—Comme si tu étais la mère modèle toi ? Les gosses passent leur temps à jouer sur la tablette parce que tu ne leur as pas appris autre chose que poser ton cul sur ce canapé de merde à regarder des trucs débiles !

—T'es qu'un connard.

—T'es une putain de chieuse.

Le lendemain au boulot j'avais regretté mes mots de la veille en lui envoyant un message mielleux sur son téléphone. Plus tard dans la matinée, la police m'appelait :

—Monsieur Grangé ?

—Oui c'est moi.

—Police de Saint Gély au téléphone. Votre femme a eu un accident de la route ce matin. Vous... Vous devriez venir au CHU de Montpellier au plus vite.

Mercredi : + 2601 cas positifs et 162 morts de la Covid ces dernières 24h en France

Rien de tout ça ne serait arrivé si j'avais su être plus ferme, plus assertif, si j'avais en moi plus de détermination. Si j'étais moins con en vrai.

Ça fait longtemps déjà que je n'avais pas plus de raison de vivre que de raison de mourir. Seuls me guidaient de vagues instincts et je dois bien avouer que faute d'ambitions personnelles, je me suis laissé porter par des volontés qui n'étaient pas les miennes.

Plongé dans un lourd silence subaquatique, je regarde défiler les carreaux blancs et bleus de la piscine municipale. Je fais le bilan et aujourd'hui j'ai bien plus de raisons de mourir que de vivre. Il me faut en finir avec le vacarme des souffrances et des regrets, avec ce constat d'échec et l'assurance d'un avenir encore pire. Il faut que je me sauve. Ça ne peut pas durer. Je veux en finir.

En sortant de la piscine, ça va mieux. L'immersion dans l'eau, la fatigue de l'effort, c'est apaisant à la fois pour le corps et l'esprit. C'est un peu comme dans un bunker les oreilles sous l'eau. Tu échappes un instant au monde des bavardages, du brouhaha. Un sain repli sur son être et sa musique intérieure. Tu croises quelques corps en slip, lents, calmes, solitaires, mal articulés. Dans ce silence épais, tu peux enfin pleinement ne rien penser.

De retour à la maison, la quiétude du bain sensoriel s'estompe rapidement.

– Salut les enfants !

Aucune réponse. Rivés sur leurs écrans pourris. Complètement absorbés les petits cons. La maison est en vrac. Ils ont laissé Alice devant la télé éteinte. Ils ne se sont pas inquiétés d'elle une minute les petits connards. Putain faut que j'me tire. Une balle ? Aux États Unis, ç'aurait déjà été fait. Ici il faut se procurer une arme en clandesté. Je ne sais pas comment on fait. Ce soir il faut que je regarde sur internet.

En attendant je fais la bonniche... Linge, vaisselle, sols en évitant les pieds des zombis visages bleutés par l'écran de leur tablette. J'entends geindre : "aaah... Pah.. Pah". C'est Alice qui se fait chier. Son dessin animé est terminé. Il faut lui en remettre un. « Paul, tu peux remettre un dessin animé pour Alice ? » Il souffle pour bien montrer que ça le fait chier mais j'entends se relancer la musique du générique de Didou : « *Dis Didou dessine-moi une fleur pour ma maman, d'un jaune resplendissant, qui bouge avec le vent...* »

Alice c'est notre dernière fille. Elle a aujourd'hui 8 ans. Elle ne parle pas, ne se déplace pas, communique très peu et difficilement. Elle a une maladie génétique rare qui bloque son évolution motrice et cérébrale. Plus exactement vers l'âge d'un an elle a régressé et depuis elle stagne à un âge développemental de six mois. Un bébé dans un corps qui grandit. Un monstre de pureté éternelle.

Paul et Léon ont 14 ans. Jumeaux inséparables entrant dans l'adolescence. Ils se sont réfugiés dans un mutisme impénétrable depuis la mort de leur mère il y a six mois.

Elle s'est tuée dans un accident de voiture en allant au boulot un matin.

Jour de vacances scolaire, elle est passée par l'extérieur de la ville parce qu'elle devait déposer les jumeaux chez son frère Jérémy. J'aurais dû les garder mais ma collègue Stéphanie au boulot m'avait demandé de venir résoudre une panne. Jamais tout ça ne se serait passé si je n'étais pas allé travailler, si j'avais su lui dire non. Camille a dû vouloir éviter quelque chose ou bien elle regardait un truc sur son téléphone, peut-être le texto que je lui ai

envoyé le matin même. La voiture a quitté la chaussée et a plongé dans le ravin.

Elle est morte sur le coup. Paul et Léon ne m'ont plus jamais adressé la parole. On s'était engueulé devant eux avec Camille la veille de l'accident. Ça faisait quelques temps qu'on se prenait la tête tous les deux. Je suis sûr qu'ils se disent quelque part que je suis content de la situation, que je l'ai souhaitée et peut-être même que j'en suis responsable. Depuis, leurs yeux décochent ces flèches de rancœur qui percent les miens en ces mots "c'est ce que tu voulais, sale con ! "

Il y a cette charge de reproche dans leur regard qui me rappelle le jour où j'ai écrasé leur chat il y a un an. Moutarde, il s'appelait à cause de son pelage... Moutarde à l'ancienne on aurait pu l'appeler sur la fin tellement il était crado, la crotte au cul toute la journée... Cela faisait deux mois qu'il se traînait. Il n'arrivait plus à manger ses croquettes. Trop dures à croquer. Camille lui donnait du poisson pendant que nous, on bouffait des steaks surgelés. Il ne se retenait plus de chier. Il faisait ça juste devant la porte. Ça puait la merde partout devant la maison. J'ai dû lâcher des petites phrases du style "Vaudrait mieux le faire crever c'pauv chat" ou "combien de temps tu vas te traîner comme ça". Un matin je prends la bagnole en speed. Je ne vois pas que minou-crotte-au-cul s'est allongé à l'ombre du pneu avant. Tout juste je me mets à reculer. Maow crasch! Je m'arrête. Camille à côté fumait sa clope. "Moutarde ! T'as roulé sur Moutarde ! " Je sors, je le vois convulser encore sous la roue. Je recule pour le dégager. Raide... J'ai dû lui scratcher la colonne vertébrale. Camille en larme. Paul et Léon effondrés. Ils ne m'ont plus adressé la parole durant plus d'une semaine.

Je vais me mettre à préparer le dîner. Mais avant, petit apéro pastis pour se donner un peu d'élan. Je prépare un biberon, quelques bricoles à piocher et le traitement anti épileptique d'Alice.

Repas succinct dans un silence abyssal. Les deux muets tronches de cake se tirent dans leur chambre après avoir débarrassé leur assiette.

J'absorbe une bonne rasade de pinard pour digérer l'affront quotidien de leur indifférence.

Je couche la petite et vais m'allonger. Je replonge dans mes obsessions.

"Celui que tu veux tuer n'est pas toi. Tu veux tuer celui que tu es devenu. Il n'est pas toi. Tu veux te retrouver en te butant? C'est idiot et c'est lâche."

Retrouver qui? J'ai toujours été du genre fataliste. Je n'ai jamais accordé vraiment d'importance au libre arbitre au regard des puissants déterminismes sociaux et culturels. J'ai vite considéré qu'il était vain de lutter. Aussi ne croyant ni en dieu ni en moi, je ne pouvais qu'essayer d'évoluer comme un animal dans un monde d'humains avec tous ses handicaps ; mauvais instinct, conscience encombrée, peu de spontanéité ni d'adresse, relations forcées, futilités, vides de sens. La vie semble alors absurde et cruelle. A part l'enfance, il n'y a rien à conserver. Passé l'âge de 10 ans, on se débat dans un océan de malheur et de conneries, surtout la sienne.

Toujours ces monologues intérieurs. Thèse, antithèse, foutaises. Marre de ces introspections sans fin. Il faut passer à l'action. Alors ça dit quoi sur le Web. Je tape "se suicider sans souffrance". Comme s'il pouvait y avoir des fantômes de dépressifs qui auraient laissé des avis sur Last trip advisor !

Pendaison 3 étoiles (22 avis) : je conseille. Malgré l'image qu'on laisse à ses proches, méthode efficace à condition d'avoir bien serré le nœud et de se laisser tomber de bonne hauteur afin de se pêter comme il faut la vertèbre. Sinon tu pendouilles en t'étranglant comme un couillon.

Percuté par un train: 4 étoiles (47 avis) : Implacable. Tu finis en charpie mais tu fais bien chier tout le monde en crevant. Tout le monde râle et tu pars sans regret.

Saut en hauteur: 3 étoiles (17 avis) : Discipline où l'entraînement est proscrit au risque de rejouer en mode paralympique. Méthode où le pas est difficile à franchir. Trop d'hésitation attire les badauds, les pompiers et vous êtes bons pour les urgences psychiatriques.



Gaz: 5 étoiles jaunes (6 millions d'avis) : Détente absolue. Mettre une petite musique genre cabinet de sophrologie. Tu pars en douceur. Point négatif: dangereux pour l'entourage.

Je tombe réellement sur des sites présentant les avantages et les inconvénients de chaque méthode. Je me tape trois pages sur la pendaison, la noyade, les cachets et au final c'est pour te vendre un produit exprès: du Nembutal ! Putain d'enculés de marchands ! Je suis sûr que c'est du sucre. Combien tombent dans le panneau ?

Un flingue. Je voulais trouver un flingue. Je vais sur le bon coin !

Jeudi : + 9142 cas positifs et 493 morts de la Covid ces dernières 24h en France

Bisous du matin à ma poupée de chair. Douceur infinie. Innocence éternelle. Quelle beauté! Tu louches et tu as la mâchoire déglinguée à cause de ta maladie mais tu es magnifique de candeur ma puce. Tu vas être difficile à quitter chérie. Mais ce que je dois reconquérir, tu l'as déjà pour la vie et au-delà. L'absolue pureté. Dans ce monde moribond de cynisme où la dérision fait feu de tout bois, où l'on n'a plus espoir en un au-delà meilleur, où l'on ne craint plus de châtement divin, la pureté est vouée à disparaître et Satan ne peut que triompher. Sans la peur d'une puissance supérieure, les hommes se laisseront aller à leurs pires instincts pour une jouissance immédiate sans notion de bien ou de mal, dégradant tout ce qui est beau, pur et innocent.

J'ai grandi sans éducation religieuse dans les années 80-90 à la campagne. La culture du tout business commençait à bien s'installer mais on gardait quand même de vives notions du bien et du mal. Même s'il y avait déjà une bonne tendance au "pas vu, pas pris", on savait apprécier l'authentique et reconnaître l'imposture. Aujourd'hui l'imposture est hissée au rang de l'exemplaire pour continuer à faire tourner la machine à consommer.

Malgré un sentiment profond que dieu est une énormité, avec le temps je me rends compte que le seul matérialisme ne peut

satisfaire ni les hommes individuellement ni l'émancipation durable d'une culture humaine.

Aucune société pérenne ne peut se baser sur ce postulat si désespéré. Enfin bon je m'égare. Je n'ai pas d'ambition pour la civilisation moi. Je veux juste en finir! Mon salut par la mort !

C'est égoïste, pas du tout christique. Je me sacrifie pour sauver ma gueule. Tant pis pour ceux qui restent. Je n'ai de toute façon plus rien à leur apporter. Je suis vidé, usé. En quelque part je suis déjà crevé !

*Fustige ce manque d'exigence ;  
D'avoir grandi avec le nécessaire sans l'indispensable,  
Dans l'utile hors de l'essentiel.*

*L'avoir prime alors sur l'être.  
L'auxiliaire étouffe le verbe.  
Tant que l'avoir primera sur l'être,  
Il n'est pas de conscience possible.  
Tant que l'auxiliaire étouffera le verbe,  
Il n'est pas d'action possible.*

*Révolution bien ordonnée commence par la sienne.*

*Fustige ce besoin de validation  
Qui soumet ton jugement  
À tes actes passés,  
À ceux de tes aînés,  
Qui là où ils t'ont posés  
Masquaient de perpétuels regrets.*

*Au moment du retour sur soi,  
Sauras-tu te regarder en face  
Affiner ton propre examen et celui de tes aînés.  
Seras-tu en mesure de surpasser les désillusions?  
Ou bien te feront-elles sombrer ?  
Accéderas-tu à la pleine conscience,  
Pour creuser ton propre sillon ?*

*Toujours plus efficaces et nombreuses,  
Distractions en tous genres étoufferont  
Toute tentative d'émancipation.*

*Et si tu y parviens,  
Que restera-t-il alors ?  
La vision glaciale de nos âmes mise à nue.  
La vision brutale de la vérité des mondes.  
C'est avec ça qu'il te faudra composer.*

*Vivre en vérité est bien moins aisé,  
Mais sera plus intense et plus fécond,  
Que de se maintenir en vie dans l'illusion,  
Après la guerre qu'elle fera éclater,  
Une guerre de toi contre toi,  
Vers une prochaine désillusion.*

La pendaison, c'est quand même ce qu'il y a de plus simple. A la paysanne. Une corde, un nœud coulant, un escabeau, l'arbre derrière la maison et ciao la compagnie. Tap tap tap... Nœud coulant sur YouTube... Super facile. Tu fais un genre de S, quelques boucles, tu serres doucement et c'est OK. Ce soir je fais ça.

J'arrive sur le parking de l'usine après avoir déposé Alice à l'institut médico éducatif. Journée aussi cruellement idiote que la veille, celle de l'avant-veille. Mêmes besognes, même faces de cul, mêmes banalités, mêmes mesquineries, mêmes râleries. Putain les mecs arrêtez de bosser si votre taf vous fait tellement chier. Fermez au moins votre gueule au lieu de chouiner tout le temps. Ou faites comme moi : concevez votre solution finale !

Je travaille depuis 6 ans dans une distillerie où je gère la maintenance de plusieurs machines. On est une quarantaine d'employés à faire un boulot plus ou moins chiant. Une trentaine de femmes bossent ici autour d'un tapis qui fait dérouler des fruits et elles doivent en retirer les moins jolis. Certaines sont là depuis

plus de 20 ans à papoter autour du défilé de pêches, pommes ou abricots. Et patati et patata 5 jours sur 7 avec les mêmes personnes depuis 20 ans 7 heures 36 minutes par jour.

J'ai commencé ici en intérim. Pendant deux mois je vidais des bidons de cerises dans une machine à calibrer les cerises. Toute la journée... Ensuite j'ai été sur une chaîne d'embouteillage puis je préparais des fruits à l'eau de vie. Je me tapais des vapeurs d'alcool toute la journée dès le matin. Je trouvais ça répugnant. Je nettoiais les tonneaux puants laissés en vrac derrière l'usine au soleil au milieu d'un festival de guêpes furieuses.

Je voulais dégager d'ici quand on a appris le diagnostic pour Alice. Je me suis alors contenté de ce boulot, trop préoccupé par la maladie de notre fille. Une enfant non voulue par qui le sort a fait plonger la famille dans un destin funeste. Cinq ans après la naissance des jumeaux que nous avons eu un mal de chien à élever, on ne pensait absolument pas devoir se soumettre à nouveau aux besoins et aux caprices d'un autre bébé.

Camille n'a pas voulu de l'avortement et puis je me suis dit « ah elle va être amoureuse de son papa. C'est bon pour l'égo ça ! »

La grossesse s'est bien passée, la naissance aussi. Les premiers mois de sa vie, on nous disait qu'elle grandissait comme dans les livres. Le petit bébé modèle. Les jumeaux s'en occupaient précieusement. Ça ne se passait pas si mal. Et puis autour de 9 mois on commençait à se rendre compte qu'un truc clochait. Elle ne s'intéressait pas aux jouets, bougeait très peu, ne cherchait pas à se déplacer. A un an elle s'est mise à fuir le regard, à arrêter de reproduire des mimiques, de petites choses qu'elle avait pris l'habitude de faire. Après une batterie de tests protocolaires, encéphalogramme, IRM, analyse de sang, d'urine, et ceux-ci n'ayant rien donné, on a fait une analyse génétique sur le syndrome auquel pensait la neuropédiatre dès le départ, le syndrome de Rett.

Camille n'a pas voulu y croire. Elle restait persuadée que le retard d'Alice était rattrapable, que ça allait s'arranger. Quant à moi, comme à mon habitude, dans l'incertitude encore des résultats, je m'attendais au pire. Camille parfois me persuadait d'espérer mais ça ne prenait pas.

On a eu le résultat quatre mois après les prélèvements sanguins.

Cramponnée à un optimisme irraisonné, Camille ne s'était même pas renseignée sur la maladie. L'annonce définitive n'en a été que plus brutale. Difficile de qualifier ce moment où tu sens que ta vie bascule dans un abîme si sombre que ça te fiche le vertige.

Peu d'espoir d'évolution possible, acquisition de la marche incertaine, de la parole quasi nulle, perte des acquisitions si elles ont eu lieu à 3 ans, puis 10 ans. Problèmes respiratoires, cardiaques, de déglutition, scoliose, ostéoporose. Une espérance de vie divisée par quatre et pas tellement fiable, tant la mortalité peut être précoce en fonction de l'imprégnation du syndrome.

C'est comme si on t'énumérait dès la naissance toutes les merdes que tu allais avoir dans ta vie en quelques lignes. Pas sûr que tu t'y engages dans la mouscaille si on te parle au départ des rages de dents, des deux jambes que tu vas te péter dans un accident de meule, de l'anesthésie qui plante durant une opération des dents de sagesse, des 10 années perdues à te défoncer à cause d'une petite salope, de la mort de ton parrain qui s'est pendu dans sa grange, de l'Alzheimer qui va ronger le cerveau de son père, du cancer interminable de ta chère mère, de celui qui finira au bout de 15 ans de douleurs par t'achever. Sans compter que tu traverseras tout ça sans mode d'emploi, dans les doutes, les sueurs et l'angoisse. Si on te résume ainsi ta vie à la con, tu remets le produit en rayon en te disant qu'il y a une couille au service com'...

C'est comme ça qu'on me l'a présenté la vie de ma fille sur Doctissimo et devant la difficulté à se projeter sur le postulat sur des multiples symptômes du syndrome de Rett, nous avons vécu une période d'abattement dont le couple ne sut sortir indemne. Au lieu de vivre la situation en famille, chacun étrangement a intériorisé ses sentiments. Chacun léchant intimement ses propres plaies, le couple s'est effacé et la vie de famille n'a pu trouver d'organisation fonctionnelle.

La journée s'est passée sans accro. J'ai suivi machinalement les protocoles en vigueur de politesse et d'efforts simulés. A 16h45 je sors et pars chercher Alice. Sur la route de l'IME je croise Maxime, un ancien collègue de Camille. Il m'interpelle du bras. Je me range sur le bas-côté et descends la vitre de ma voiture.

—Comment tu vas mon grand ?  
—Ça va, ça va ... Et toi ?  
—La petite va bien ?  
—Ouais ça se passe. Et toi ?  
—C'est du sport les enfants hein ! C'est important la famille. Tu viendras un jour à la maison. Ça fait longtemps qu'on ne l'a pas vue. Ça nous ferait plaisir de vous voir.  
—Je vais justement chercher Alice à l'IME.  
—Ça se passe bien là-bas ? On m'a dit que l'équipe était très bien. J'ai un oncle dont le fils y est interné. Il s'y plaît bien il m'a dit.  
—Ton cousin ?  
—Ouais enfin... Il paraît que c'est top. Bon tu m'appelles quand tu veux. Ciao ciao mon grand ! T'es un bon toi tu sais ! »

C'est ça je ne t'appellerai jamais ducon. Putain il me fait m'arrêter pour me dire ça. Mais qu'il crève avec sa conscience de taube ! Putain de trou du cul merdeux ! Bon je me calme. J'ai une flasque de pastis dans la portière. Je vais m'en envoyer un gorgéon. Qu'est-ce que j'en ai à foutre de son cousin ! Le fils de son oncle comme il dit... Quel sale con !

Je retrouve ma poupée à l'IME. Elle s'amuse à regarder une sorte de balle qui pendouille à un mobile. Mirabelle, l'éducatrice est avec elle. Elle lui raconte une histoire en même temps. Elle est gentille Mirabelle et elle fait de belles photos des enfants du centre. De derrière moi arrivent un autre éducateur et deux patients du centre. Une fille en fauteuil, la tête penchée, la bouche ouverte arborant un large sourire baveux. Et un mec qui doit avoir 15 ou 16 ans. Il a des yeux globuleux, une moustache brune d'adolescent. Il s'approche de moi, stoppe son visage à 5 cm du mien et fait : « Mémémémémémémémémémé » avec une voix de crécelle très étrange. Je ne recule pas mais je dois afficher un sourire gêné, un peu inquiet. L'éducateur l'appelle :

—Mathieu, viens là.

—Non ce n'est pas ta maman Mathieu, lui dit Mirabelle

L'éducateur le prend sur ses genoux pour le détendre mais il continue à fixer mon regard. J'installe Alice dans son fauteuil roulant. Mirabelle me décrit un peu sa journée.

—Elle a passé une bonne journée. On est allé chez les grands. Il y avait une fête à l'occasion d'un départ, celui de Juliette. Elle a maintenant 21 ans alors elle part dans un centre pour adultes. Du coup on a mangé le gâteau. Alice a beaucoup aimé. On a mis de la musique. Ça lui a beaucoup plu.

—OK merci, du coup une place se libère ? Vous pensez qu'Alice pourrait intégrer définitivement l'établissement ?

—On doit justement se réunir demain avec l'équipe mais vous savez il y a beaucoup de demandes. Je dirai à Marie-Claude de vous tenir informé.

—Merci. Bonne soirée.

Alice y est trois à quatre jours par semaine par contrats successifs d'un mois renouvelable selon les possibilités. A tout moment ils peuvent mettre un terme à son accueil. Marie-Claude est une éducatrice spécialisée qui a évolué sur un poste de responsable. C'est elle qui organise les plannings et qui gère les contrats d'accueil des enfants sur son unité.

—Allez poupée, on rentre à la maison !

On se tape quand même une heure de route pour rentrer dont 25 minutes juste pour sortir de la ville. Ils s'entassent comme des cons dans ces villes en payant des loyers de dingues et il n'y a rien de fonctionnel. Je m'envoie une deuxième lampée de pastis pur. Ça brûle un peu la gueule mais ça calme les nerfs.

—Ça va ma grande ?! Tu sais que tu es belle toi? Tu es ma poupée jolie. Papa t'adore.

A l'arrière de la voiture, Alice regarde par la vitre sans réagir. Elle ne va certainement pas tarder à s'endormir, bercée par le roulis, tandis que papa conduit en se saoulant. J'allume la radio. RTL avec Ruquier et ses grosses têtes. Des gros cons qui ricanent frénétiquement. Ils doivent tous être sous coke dans cette émission. Ce n'est pas possible ces rires de hyènes hystériques. Une petite troisième rasade de feu. Radio classique. Avec l'espèce de rital ou d'espagnol dérouleur de « R » qui présente les concertos de Rachmaninov comme s'il animait le tiercé. Allez ferme ta



gueule Rolando et mets-nous une jolie musique qui accompagnera ma belle Alice dans les bras de Morphée et son papa au pays des merveilles des transes éthyliques.

Nous voilà sur l'autoroute. Le ciel est tendre ce soir. Le soleil est face à moi, grossi, pas agressif du tout. Il est adouci par un léger voile teintée de couleurs qui s'enflamment. C'est plutôt apaisant. Oh putain de camion qui déboîte sans clignotant ! Je freine avant même de jeter un œil rapide dans le rétroviseur. Sur ma gauche plusieurs bagnoles me dépassent en klaxonnant. Font chier ces camtards !

« On va essayer de pas s'emplâtrer hein ma belle ? »

Alice dort à l'arrière, calmement. Je me reprends un coup de pastaga et me mets sur la voie de droite. Pourquoi se presser au fond ? J'ai de l'alcool pour m'enivrer, de la musique pour pleurer. Mon amour dort à l'arrière. Je n'ai rien d'intéressant à retrouver chez moi. Autant rester à 90 à l'heure sur la droite à rêvasser plutôt que de risquer l'accident. Avec la veine que j'ai ce n'est pas moi qui y passerai.

A la sortie d'autoroute, je prends une petite départementale qui nous fait traverser alternativement champs de blé et champs de vignes sur le morceau de Schubert, le Chant du Cygne. Quel enchantement !

Ce doux moment de musique en campagne sous coucher de soleil est altéré par le bruit pressant d'un klaxon derrière moi. Une bagnole me colle au cul. Qu'est-ce qu'il me veut celui-là ? Je ralentis en me rabattant au maximum sur la droite mais il ne me double pas. La route est trop étroite et il n'a pas assez de visibilité. Toujours est-il qu'il me stresse à me coller au fion ce bâtard. Je l'aperçois faire de grands gestes idiots. Ahah et ben je t'emmerde gros con ! Je ne vais pas accélérer pour toi. Je vais même y aller à la cool moi enfoiré. Je me remets au milieu de la chaussée. Qu'est-ce que tu as de si pressé à faire chez toi ? Il te faut vite rentrer pour aller visser ton gros cul sur ton fauteuil et regarder Hanouna à la télé !

Je le regarde par le rétroviseur fulminer sottement tout seul dans sa voiture. La route s'élargit un peu et l'abruti saisit l'occasion pour me doubler. En passant devant ma vitre il me lance un regard menaçant en faisant un geste énervé du bras.